

Jean Le Moyne, témoin essentiel. Une relecture des *Convergences*

Jacques Pelletier

Volume 18, numéro 3 (54), printemps 1993

Littérature, folie, altérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201050ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201050ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Résumé

Réédité l'an dernier dans la prestigieuse collection du Nénuphar, les *Convergences* demeurent encore aujourd'hui un témoignage essentiel sur la Révolution tranquille et la période qui la prépare. Par-delà son incontestable valeur documentaire, en quoi sa relecture peut-elle encore nous intéresser aujourd'hui? C'est à cette question actuelle que l'article tente de répondre.

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (1993). Jean Le Moyne, témoin essentiel. Une relecture des *Convergences*. *Voix et Images*, 18(3), 563–578. <https://doi.org/10.7202/201050ar>

Jean Le Moyne, témoin essentiel. Une relecture des *Convergences**

Jacques Pelletier, Université du Québec à Montréal

Réédité l'an dernier dans la prestigieuse collection du Nénuphar, les Convergences demeurent encore aujourd'hui un témoignage essentiel sur la Révolution tranquille et la période qui la prépare. Par-delà son incontestable valeur documentaire, en quoi sa relecture peut-elle encore nous intéresser aujourd'hui? C'est à cette question actuelle que l'article tente de répondre.

Qu'en est-il aujourd'hui des *Convergences*, cet ouvrage salué et célébré comme un acte de liberté lors de sa publication dans les débuts de la révolution tranquille? Fait-il partie de ces livres de polémistes qui, pour reprendre l'expression de Le Moyne lui-même, «laissent généralement peu de traces¹» car liés trop directement à des controverses historiquement datées? Ou, au contraire, parle-t-il toujours aux lecteurs contemporains que nous sommes? Et, si oui, en quoi nous rejoint-il dans cette fin de siècle qui s'avance à grands pas? Comment et par quoi, en somme, Le Moyne est-il toujours notre contemporain et sa pensée encore vivante et actuelle?

* Ce texte a été écrit à l'été 1991. Il devait servir d'introduction à la réédition des *Convergences* de Jean Le Moyne dans la collection «Du Nénuphar». Suite à certaines difficultés rencontrées avec les textes des introductions des premiers ouvrages de la collection relancée sous la direction de Maurice Lemire, la direction de Fides a décidé d'abandonner cette pratique éditoriale. En ce qui concerne plus spécifiquement mon texte, il semble que Jean Le Moyne, à qui on l'a fait lire, ait montré quelque irritation. Cela ne me surprend pas vraiment, compte tenu de la lecture critique que je propose de son ouvrage. Je publie ici ce texte tel quel, à quelques corrections mineures près.

1. Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, Fides, coll. «Du Nénuphar», 1992, p. 211.

La « considération théologale »

L'ouvrage, on s'en rappellera, réunit en un volume édité en 1962 des textes écrits au cours des vingt années antérieures, le premier (« Un prophète sans titres ») ayant été publié en 1943 dans *La Nouvelle Relève*, les autres dans diverses revues durant la deuxième moitié des années 1940 et dans les années 1950, notamment à *Cité libre*, la grande revue d'opposition au duplessisme animée par Gérard Pelletier et Pierre E. Trudeau.

On a donc ici affaire à des textes écrits au fil des circonstances et des conjonctures, et non à un projet d'ensemble concerté. Le Moyné aborde plusieurs sujets, de la religion au Canada français à la littérature et à la musique en passant par la philosophie, la politique (la question du nationalisme) et la situation de la femme dans la société québécoise. Le domaine qu'il couvre est étendu, diversifié et ce n'est que rétrospectivement, lors de la réunion de ces textes en un volume, qu'on a pu attribuer une unité à un matériel de prime abord fort disparate. L'auteur aborde en effet la question religieuse dans deux parties de son ouvrage (la 2^e et la 4^e), étudie la condition de la femme canadienne-française dans la troisième partie, traite de musique et de littérature dans près de la moitié du livre (5^e, 6^e et dernière parties) et évoque l'ancrage autobiographique de sa réflexion dans une première partie très personnelle sous la forme du témoignage. Tout le livre, d'ailleurs, se situe dans ce registre du discours comme manifestation du vécu, fruit et expression d'une expérience vitale, par quoi il tient de l'essai beaucoup plus que de la démonstration scientifique.

S'il y a convergence, comme l'indique le titre du recueil, ce n'est donc pas par le caractère homogène des objets traités mais par le regard unifié que l'auteur jette sur les situations, les êtres et les choses, ce qu'il appelle la « considération théologale », perspective globale, vision du monde à partir de laquelle il aborde l'ensemble des questions que couvre son ouvrage.

Dans cette perspective, tout est considéré, analysé, jugé du point de vue divin, comme se déroulant sous le regard du Christ, foyer de la Création. Cela est très sensible lorsque Le Moyné aborde la question pour lui cruciale du catholicisme québécois mais également lorsqu'il traite de questions plus particulières. C'est ainsi que, parlant du journalisme qu'il a longtemps pratiqué, il écrit que le « regard spirituel — du journaliste — lui permet de découvrir dans les événements des signes de la lente édification du monde selon l'homme et de l'homme selon Dieu² » ou encore qu'il affirme, dans un texte consacré au retour

2. *Ibid.*, p. 166.

des Juifs en Israël: «Quoiqu'on en ait, Israël échappe toujours aux mesures ordinaires, politiques, économiques et sociales, et nous demeure incompréhensible si nous n'empruntons quelque chose du regard de Dieu. Or, à ce sujet, seule la Bible nous place dans la juste perspective³.» On ne saurait mieux dire ici que l'auteur lui-même: c'est en effet du point de vue de Dieu, à partir de la conception judéo-chrétienne du monde que sa réflexion embrasse ses objets.

Il y a donc surdétermination de l'analyse concrète, empirique des phénomènes par une interprétation, une lecture trans-historique qui trouve ses principes dans une vision profondément idéaliste du monde. Cette vision du monde, on en trouve les fondements dans la revue *La Relève* créée durant les années 1930 par des amis de Le Moyne — Robert Charbonneau, Robert Élie, Claude Hurtubise etc. —, revue dont il sera l'un des principaux animateurs jusqu'à sa disparition en 1948 et qu'il est nécessaire d'évoquer à larges traits pour bien faire comprendre les racines de la pensée qui imprègne et informe les textes retenus dans *Convergences*.

Les fondements d'une vision du monde: *La Relève*

*La Relève*⁴ est une revue mensuelle fondée en mars 1934 par quelques finissants du collège Sainte-Marie, ce lieu de formation et de reproduction par excellence des plus beaux fleurons de l'élite canadienne-française d'alors. Outre ses fondateurs déjà évoqués plus haut, elle pourra compter sur la collaboration de jeunes intellectuels français — Maritain, Mounier — à la fine pointe de la pensée philosophique et sociale de l'époque.

Son objectif central est de participer à la mise sur pied d'un «groupe national catholique indépendant» pour développer «dans ce pays un art, une littérature, une pensée dont l'absence commence à nous manquer⁵». Il s'agit donc pour ses animateurs de créer un mouvement de pensée pour combler un *vide spirituel*: c'est sur le terrain culturel d'abord qu'on entend intervenir.

On trouvera une formulation explicite de la vision du monde du groupe dans un texte capital publié à l'automne 1936, «Préliminaires à un manifeste pour la patrie⁶». Sous le langage flou et métaphorique

3. *Ibid.*, p. 189. Je souligne.

4. Je condense ici, en quelques pages, une longue étude publiée dans *Voix et Images du pays*, V, en 1972: Jacques Pelletier, «La relève: une idéologie des années 1930», p. 69-139.

5. La direction, «Positions», *La Relève*, vol. I, n° 1, p. 1.

6. «Préliminaire à un manifeste pour la patrie», *La Relève*, septembre-octobre, 1936.

qui caractérise la prose des animateurs de la revue, on peut retracer et reconstituer le noyau dur, le cœur de leur conception de l'homme et de la société.

Dans leur perspective l'homme est un être double, bipolaire: c'est d'une part un *individu*, un être social, un citoyen; c'est d'autre part une *personne*, vivant en fonction de valeurs transcendantes, pour et par Dieu incarné dans le Christ.

La société, à leurs yeux, doit d'abord être au service de la personne, de son plein développement. Le temporel est ainsi subordonné au spirituel et la société civile, dans l'ordre des valeurs, est soumise à la société divine.

Dans la société, on distingue ce que l'on appelle les «œuvres actuelles» — la politique comme science de l'organisation sociale, l'économique comme science présidant à l'organisation de la production et de la distribution des biens et services — que l'on oppose aux «œuvres inactuelles» — l'éducation, la culture, disciplines au service du développement intégral de la personne — que l'on juge prioritaires. L'action de la revue est conçue d'abord en fonction de cette sphère culturelle.

Sur le plan général des références et des identifications collectives, on se définit comme membres de la *patrie*, «lieu de l'homme» pour reprendre l'expression de Fernand Dumont, lieu de ses appartenances les plus concrètes et immédiates (à une famille, une paroisse, une région), patrie s'opposant ici à *nation* perçue comme une construction, une superstructure juridique.

La patrie est ainsi le lieu où s'élabore la culture qui est «synonyme de trésor spirituel; n'est que l'expression personnelle de la nationalité, d'une race, d'un peuple». Et le patriotisme comme valeur «ne prend son vrai sens et sa vraie valeur que subordonné à un ordre chrétien, ou plus généralement à une notion chrétienne de l'humanisme».

En somme la vision du monde qui se dégage de ce texte-manifeste est théocentrique et hiérarchisée, à l'image de la philosophie thomiste et du modèle social du Moyen-Âge chrétien dont elle relève. Le monde est perçu et représenté comme un *ordre*, ou si l'on préfère comme un organisme dont Dieu et les valeurs spirituelles formeraient la tête qui commande les parties inférieures et à laquelle celles-ci sont ordonnées. Le monde vu par les rédacteurs du manifeste est un univers stable, comportant une hiérarchie rigoureuse et immuable, un monde figé, en équilibre statique, immobilisé en quelque sorte hors du temps et de l'espace dans la sphère abstraite et lointaine des principes qui trouvent leur assise dans l'éternité.

Cette vision spiritualiste, idéaliste du monde sert de matrice aux analyses sectorielles produites par la revue sur des phénomènes concrets, à commencer par celui alors central et global de la Crise économique et sociale des années 1930.

Dans cette perspective, la Crise est d'abord une *crise de civilisation*; sa dimension économique n'est qu'une manifestation, un symptôme d'une crise plus fondamentale, celle des valeurs de la civilisation occidentale. Ainsi que l'écrira Claude Hurtubise, «manifestée surtout sur le plan matériel, parce que vécue si cruellement [... la crise...] n'en garde pas moins son origine et ses éléments de solution sur le plan métaphysique⁷». Et on fait remonter cette crise des valeurs elle-même à la Renaissance marquée par le triomphe de l'individualisme et du rationalisme modernes sur la foi et l'esprit de communauté et de solidarité féodal.

Pour mettre fin au désordre, il s'impose de revenir aux vraies valeurs et de viser à l'établissement d'une justice sociale fondée sur les principes du christianisme; on propose donc un retour à une société d'ordre et de solidarité, ce qui implique le rejet des modèles dominants, tant le capitalisme que le communisme, qui ne privilégient pas suffisamment la personne comme foyer, axe autour duquel doit s'effectuer la réorganisation sociale. Ce que l'on met de l'avant en somme, c'est un système social à la fois *personnaliste* et *communautaire* — tel que le concevait un Mounier en France — dont le corporatisme médiéval était une préfiguration.

Cette perspective idéaliste, cette lecture des problèmes de la société canadienne-française sur un plan d'abord métaphysique imprègne toutes les analyses de la revue peu importe les secteurs d'activité où elles s'appliquent. J'en donne très rapidement quelques exemples dont on trouvera des prolongements et des actualisations dans les textes ultérieurs d'un Le Moyne.

Sur le plan religieux, le catholicisme tel que conçu et vécu au Canada français est condamné; toutefois ce qui est refusé, ce n'est pas une foi mais la manière dont on la pratique. En réalité, c'est au cléricanisme que l'on s'en prend tout en maintenant la primauté du christianisme et de la philosophie qui l'exprime: le thomisme.

Sur le plan artistique, la revue adopte une position ambivalente, hésitant, oscillant entre deux conceptions, une première définissant la

7. Claude Hurtubise, «Primauté de la souffrance», *La Relève*, vol. I, n° 7, p. 176. Je souligne.

pratique artistique comme finalité sans fin, pratique autonome ne relevant que d'elle-même et une seconde en faisant un truchement, un instrument au service d'un projet de civilisation. Saint-Denys Garneau, par exemple, écrira :

Dans la grande révolution qui s'ébauche et qui devra être le retour de l'humanité au spirituel, il s'impose que l'art, cette couronne de l'homme, l'expression suprême de son âme et de sa volonté, retrouve son sens perdu et soit l'expression splendide de cet *élan vers le haut*⁸.

Sur cette base on rejette le surréalisme, théorie de l'art qui privilégie « l'instinct », la « matière », pratique du désordre hostile à l'ordre nouveau souhaité, et ce que l'on appelle les « funestes théories de l'art pour l'art » et le « prétendu réalisme et naturalisme », en somme les conceptions modernes de l'art et de la littérature. Ce dogmatisme, sur le plan théorique, s'accommode toutefois d'une attitude d'ouverture et de générosité face aux œuvres singulières et à leurs créateurs, la rigidité dictée par l'orthodoxie composant alors avec un certain libéralisme.

Sur le plan politique, la revue, dans les débuts, éprouve de la sympathie pour le fascisme (version italienne, surtout) dans lequel elle voit une incarnation de l'ordre social rêvé et trouvera même un temps des grâces au national-socialisme qu'elle condamnera toutefois par la suite comme figure monstrueuse du capitalisme, cette « force de désintégration et de dissociation sociale⁹ », fruit pourri du matérialisme triomphant.

Sur le plan constitutionnel enfin, la revue n'est ni fédéraliste ni nationaliste. De manière générale cependant, elle se réfère davantage à Maritain qu'à l'abbé Groulx. Comme le philosophe français, elle tient le Moyen-Âge pour un modèle de civilisation, l'apogée et le sommet d'une Histoire qui ne cessera de décliner par la suite, la Renaissance inscrivant le triomphe de l'individualisme et l'avènement d'une société fragmentée, désorganisée dont le XIX^e siècle est l'illustration la plus éloquente dans son positivisme et son matérialisme. Ici, la décadence débute avec la chute du Régime français; sous celui-ci il y avait fusion, intégration du spirituel et du temporel. Ce n'est plus le cas par la suite: il y a distanciation et autonomisation du temporel, secondarisation du spirituel et du sacré à quoi il faudra bien revenir si on entend régler les problèmes de la société moderne à leurs sources.

8. Hector de Saint-Denys Garneau, « L'art spiritualiste », *La Relève*, vol. I, n° 3, p. 43. Je souligne.

9. Guy Frégault, « Au-delà du machinisme », *La Relève*, vol. IV, n° 7, p. 206.

Ouverture et réforme : intérêt et limite d'une analyse

Si la vision du monde et les analyses de *La Relève* constituent incontestablement l'humus, le terreau de la pensée de Le Moyne, il serait toutefois imprudent de la rabattre sur celles-ci et de l'y réduire. Les textes réunis dans *Convergences*, en effet, ont été écrits pour l'essentiel après la disparition de la revue en 1948, répondent à des problèmes contemporains des années 1950 et 1960 et portent les traces d'une nouvelle et importante influence sur le plan idéologique, celle de la revue *Cité libre* fondée en 1949 par Gérard Pelletier et Pierre E. Trudeau.

Cette revue, animée par des intellectuels politisés d'âge mûr, véhicule un point de vue différent de celui de *La Relève*, étant impliquée très activement dans les débats concrets, empiriques qui agitent la société canadienne-française d'alors. *Cité libre*, en effet, tout en étant d'orientation profondément chrétienne comme la revue des années 1930, ne se définit pas d'abord sur le plan métaphysique mais sur le terrain social et politique. Elle défend une perspective réformiste, très critique par rapport au régime conservateur et étroitement nationaliste de l'Union nationale, le parti au pouvoir dirigé par Maurice Duplessis.

C'est donc à une double appartenance, à un double horizon idéologique que les textes de Le Moyne renvoient, qu'ils éclairent et par quoi, en retour, on peut les expliquer.

Il ne saurait être question ici d'évoquer chacune des analyses soumises dans *Convergences*. Je me propose plus simplement de retracer les grandes lignes d'un parcours, d'en dégager la logique, de mettre en lumière ses fondements et d'indiquer enfin ce qui me paraît être ses limites.

On notera d'abord que c'est par son père que Le Moyne a été introduit très tôt à l'univers de la culture et de la spiritualité. Il estime que l'influence paternelle a été l'expérience « capitale et inépuisable » de sa vie, expérience qui devait le marquer pour toujours. Or le monde auquel il est initié est essentiellement « étranger » : c'est celui de la Bible, des grandes synthèses philosophiques médiévales, de la littérature internationale (Cervantes, Rabelais, Proust, James, etc.). Il est important de signaler cette ouverture; elle permet de distinguer, dès l'origine, Le Moyne de la petite bourgeoisie cléricale et nationaliste d'alors, frileuse, repliée sur elle-même, fermée aux apports extérieurs.

Cette ouverture, toutefois, comporte un envers; elle s'accompagne d'une dénégation vigoureuse, et parfois rageuse, de la culture québécoise tenue pour moins que rien. Posture intransigeante, orgueilleuse,

méprisante qu'on retrouve partout dans l'ouvrage et qui est de nature à agacer le lecteur contemporain, qui serait ignorant du caractère étouffant du contexte culturel du Québec duplessiste qui peut seul expliquer une telle hargne.

Cette prise de position critique par rapport à l'univers culturel local se retrouve aussi dans son attitude sur la question nationale québécoise. Le nationalisme en général, et au Québec en particulier, est pour Le Moyne synonyme de xénophobie et d'isolement, « manifestation de primitivité » pour reprendre l'une de ses formules les plus colorées. Il le refuse en tant qu'expression de l'irrationnel, des pulsions inconscientes, primaires et sauvages d'une humanité aveugle, encore dans l'enfance, insoucieuse d'une fraternité universelle à établir, à construire au-delà des particularismes ethniques et régionaux. Il le rejette également pour des raisons plus circonstancielles, car trop souvent porté par des forces politiques conservatrices, réactionnaires, ce qui est d'ailleurs le cas du Québec de son temps. Il adopte donc une perspective fédéralisante qui le rapproche des positions de *Cité libre* pour qui le nationalisme, en soi, par essence, est un projet conservateur, traditionnel, à combattre sans relâche et sans merci.

Sur le plan religieux, Le Moyne, profondément chrétien et catholique, est violemment anticlérical, tenant le clergé québécois pour une force obscurantiste, entretenant une conception infantilisante de la foi. Le clergé, selon lui, méprise les laïcs, qu'il traite en citoyens de seconde zone de l'Église et se met au service, sur le plan politique et social, des « éléments réactionnaires et autoritaires » du Québec. Il tient le pouvoir ecclésiastique responsable du développement et de la domination d'une morale fondée sur la peur, les interdits, et notamment la crainte et le refus de la femme et de la sexualité. La femme qui est réduite à une figure hypostasiée, idéalisée de la Mère — personnage intouchable — et la sexualité à une opération répugnante ne méritant rien moins que le feu de l'enfer, cette menace planant en permanence sur la tête du catholique canadien-français, le tenant courbé sous le poids d'une crucifiante culpabilité.

Cette critique impitoyable d'une religion et plus largement d'une société qu'elle reproduit et incarne de manière exemplaire ne provient pas, j'y insiste, d'un incroyant en rupture de ban, jugeant de l'extérieur une pratique aliénante, mais bien de l'intérieur même par un croyant se réclamant d'un christianisme authentique reposant sur une foi adulte et sur la liberté.

Cette description, Le Moyne l'effectue en partie sur le mode du témoignage, illustrant par son exemple comment cette religion morbide

était vécue sur le mode du renoncement et du sacrifice dans un contexte de drame et de tragédie. Pour qui a connu de l'intérieur cette période, ses textes les plus marquants, les plus célèbres («l'atmosphère religieuse», «Saint-Denys Garneau») contiennent des accents de vérité qui témoignent admirablement de la profondeur d'une aliénation qui recouvrait la société québécoise d'une chape de plomb dont elle se débarrassera au cours des années 1960. Ses critiques, sur ce plan, apporteront de l'eau au moulin de ceux qui réclameront des réformes majeures pour le système scolaire au début de la révolution tranquille.

L'analyse de Le Moyne ne se borne pas à la description d'un état de fait, elle ne se contente pas de dresser un inventaire, de porter un diagnostic. Elle propose une lecture, une interprétation du malheur canadien-français qui serait une conséquence d'une vision du monde dualiste structurant la psyché nationale, scindant l'individu en deux parties — l'âme et le corps — perpétuellement en guerre, et valorisant l'âme au détriment du corps condamné parce que matière impure.

S'il y a une thèse dans son ouvrage, s'il y a un propos central, c'est bien celui-là. Le Moyne y revient à plusieurs reprises, peu importe le sujet abordé, qu'il s'agisse de littérature, de religion ou du drame personnel de Saint-Denys Garneau par exemple. Le dualisme apparaît comme une clef universelle par laquelle on peut comprendre et expliquer le Canada français. Cette société pratiquerait un catholicisme hanté par l'univers de la faute, par la culpabilité et privilégierait des conduites dictées par la peur (de la damnation, de l'enfer). Si bien, conclut l'auteur dans une formule-choc, que «la névrose fait partie de nos données culturelles¹⁰».

Cette névrose, Le Moyne ne l'appréhende pas comme une pure production du terroir québécois. Elle possède, bien entendu, des caractéristiques qui tiennent à l'histoire et à l'essence du peuple canadien-français. Mais elle prend son origine ailleurs, dans le dualisme, hérésie apparue selon lui au début de l'ère moderne, plus précisément lors de la dislocation de la société médiévale. Ainsi perçu le dualisme apparaît comme un phénomène trans-historique et la forme qu'il a prise ici comme une manifestation particulière, exacerbée jusqu'au délire, d'un mal plus radical. Ce qui se passe sur le plan local est ainsi projeté sur un horizon plus global, tenu pour déterminant, et évalué en fonction de cette perspective universalisante. On retrouve ici encore un écho de ce que je serais tenté d'appeler la vision déréalisante de *La Relève*.

10. Jean Le Moyne, *Convergences*, op. cit., p. 249.

Saint-Denys Garneau, dans cette perspective, est une victime de cette vision du monde crucifiante qui l'a littéralement assassiné. Il était lui-même traversé, possédé par un sentiment de culpabilité qui l'a progressivement miné et conduit à l'autodestruction. En cela il est un témoin privilégié de cette névrose qui est le trait le plus caractéristique, selon Le Moyne, de la société dans laquelle le poète a vécu.

Ce texte est sans doute le plus célèbre de l'auteur des *Convergences*, le plus rageur, le plus violent aussi, relevant autant, sinon plus, du réquisitoire, du pamphlet que de l'analyse et de la démonstration scientifiques. En cela il apparaît extrêmement révélateur de la posture, des positions et de la « méthode » de Le Moyne, de ses avancées comme de ses limites, et pour autant il mérite un examen particulier et attentif.

La thèse centrale avancée par Le Moyne est que Saint-Denys Garneau a été tué par la société canadienne-française. Il reconnaît toutefois prudemment qu'il s'agit d'une victime prédisposée en quelque sorte : a) par une hyper-sensibilité qui le rend plus vulnérable que d'autres aux influences de l'époque; b) par une faible constitution physique; c) par son appartenance à une communauté dont la vie culturelle est pauvre; d) enfin par le manque de vigilance de ses amis qui n'ont pas su intervenir à temps pour le sauver.

Mais le facteur déterminant, décisif de sa perte aura été le dualisme et la culpabilité (subjective et objective) qu'il engendre. Saint-Denys Garneau n'aura pas su démonter, déconstruire cette problématique infernale dont il était inconsciemment prisonnier. C'est ainsi qu'il aura exprimé jusqu'à sa conséquence ultime, la mort par auto-mutilation suicidaire, la « profondeur de l'aliénation canadienne-française [...] après en avoir été la plus haute conscience¹¹ ». Aussi est-ce bien cette société, dévoyée par le dualisme, qui l'a « tué ».

Cette thèse, brillamment défendue, suscite cependant des questions que la problématique privilégiée par Le Moyne lui interdisait d'aborder. Le dualisme, par exemple, fondement de son interprétation, imprègne-t-il bien l'ensemble de la collectivité? Ne serait-il pas plutôt le fait de certains secteurs à l'intérieur de celle-ci? Et pourquoi Saint-Denys Garneau en est-il mort? Pourquoi lui plutôt qu'un autre?

Je reviendrai plus loin sur ces questions décisives qui pointent à mon sens, les limites, sinon les impasses de la pensée de Le Moyne. Les critiques contemporains, pour leur part, ne les ont guère mises en

11. *Ibid.*, p. 246.

relief, préférant voir dans l'auteur des *Convergences* un précurseur de la révolution tranquille alors en gestation.

L'accueil critique : une célébration

Gérard Pelletier, dans *Cité libre*, salue avec enthousiasme un livre qu'il trouve « vivant », « robuste », « riche en rêve¹² ». Il estime que l'auteur fait montre d'une pensée vigoureuse dans un style lumineux qui rappelle rien de moins que Claudel, Chesterton et Bernanos!

L'ouvrage constitue pour lui un « extraordinaire témoignage, une éclatante démonstration, comme quoi une pensée religieuse fortement enracinée dans la foi peut assumer en profondeur toute la réalité d'aujourd'hui¹³ ». Et il conclut son analyse en rappelant :

Nous appelons une pensée religieuse alliée à une grande intelligence dotée d'une culture riche: nous souhaitons une démarche audacieuse et libre, dénuée de toute peur, capable d'aborder de face toutes les questions qui nous confrontent. Avec *Convergences*, la certitude nous est donnée que nous possédons cet homme indispensable, cet écrivain nécessaire¹⁴.

Il s'agit en somme d'une critique de reconnaissance, Pelletier faisant siennes les analyses de Le Moyne qu'il n'évoque guère par ailleurs et qu'il discute encore moins. Critique de célébration s'il en est, se contentant de signaler ce que l'on considère un événement: la publication d'un essai libre.

Critique qui contraste avec l'accueil distant réservé naguère à *Refus global* par le même Pelletier. Il est vrai que Borduas et ses amis se livraient à une critique radicale de la société québécoise à partir d'un point de vue autre que celui valorisé par *Cité libre*, mettant de l'avant une perspective matérialiste, célébrant le surréalisme, la magie, le hasard objectif, l'amour libre et montrant de la sympathie pour le mouvement ouvrier organisé.

C'était là une problématique qui excédait les cadres finalement assez limités du réformisme libéral défendu par *Cité libre* qui se retrouvait plus aisément dans le personnalisme chrétien d'un Le Moyne qui deviendra incidemment rédacteur, je le rappelle, des discours du codirecteur de la revue et premier ministre du Canada, Pierre E. Trudeau, durant le règne du « monarque intellectuel ».

12. Gérard Pelletier, « Jean Le Moyne: écrivain nécessaire », *Cité libre*, vol. XIII, n° 44, février 1962, p. 2-3.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

Tout en admettant que *Convergences* est un « fort beau livre », René Dionne, rédacteur à *Relations*, revue chrétienne d'actualité, discute la position de Le Moyne sur la nature foncièrement américaine de la société québécoise et par conséquent sur son inéluctable américanisation¹⁵.

Dionne s'oppose à ce qu'il qualifie de « vue trop pessimiste », rappelle que si notre appartenance spatiale, géographique, est américaine, notre histoire, elle, est française à l'origine et qu'elle est par la suite autonome et indépendante de celle de l'ensemble étatsunien. Il croit donc toujours à une vocation particulière du Canada français que Le Moyne, à ses yeux, questionne.

Il critique également l'interprétation de notre littérature soumise par l'auteur de *Convergences*, réduisant celle-ci à une pâle manifestation du malheur canadien-français. Il estime que certaines œuvres, non prises en compte par Le Moyne — celle de Rina Lasnier notamment — « ne laissent quand même pas d'exister comme reflets de notre âme », bien qu'elles soient « optimistes ». Et il déplore l'agressivité du chapitre consacré à Saint-Denys Garneau sans remettre en question toutefois les principes d'analyse qui la sous-tendent.

Germain Lesage, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, accueille aussi l'ouvrage favorablement¹⁶. Il y décèle une « thèse véritable, fortement charpentée » qu'il résume de la manière suivante: le livre contient un « programme de vie, d'éducation, de culture ou de civilisation ! Il comporte quatre éléments: l'équilibre humain, la foi adulte, la pensée intégrale, l'éducation esthétique¹⁷ ».

Il voit bien l'os que constitue l'interprétation du drame de Saint-Denys Garneau et il se demande s'il s'agit là d'une « interprétation valable ». Mais prisonnier d'un cadre d'analyse au fond semblable à celui de Le Moyne, il se montre incapable de déconstruire la lecture de ce dernier, d'en contester la cohérence et la légitimité et il finit par la considérer comme une « exagération » d'un « vrai penseur et d'un croyant à toute épreuve¹⁸ ».

Seul, Jean-Charles Falardeau, tout en reconnaissant que l'ouvrage de Le Moyne est capital, qu'il contient des « propositions essentielles

15. René Dionne, « Notre différenciation nord-américaine », *Relations*, vol. XXIII, n° 272, août 1963, p. 234-236.

16. Germain Lesage, « *Convergences* de Jean Le Moyne », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. XXXII, n° 3, juillet-septembre 1962, p. 342-346.

17. *Ibid.*, p. 342.

18. *Ibid.*, p. 345.

qui sont les données de base d'une *psycho-pathologie spirituelle* du Canada français¹⁹, discute au fond la théorie du dualisme comme facteur d'explication de la tragédie de Saint-Denys Garneau: «Je ne suis pas du tout sûr, écrit-il, que le drame de Saint-Denys Garneau comporte toutes les composantes sociologiques auxquelles Jean Le Moyne veut nous forcer à croire²⁰».

Il questionne la pertinence du recours à la catégorie trans-historique d'«hérésie dualiste» pour expliquer la psychologie collective du Canada français et en appelle à une meilleure connaissance de notre histoire qui permettrait de mettre en lumière très concrètement le contexte dans lequel cette mentalité puritaine s'est développée. Bref il propose de substituer une approche sociologique à l'interprétation théologique de Le Moyne tout en admettant le très grand intérêt de sa contribution pour l'histoire des idées au Canada français.

On ne retrouvera pas la pertinence et la rigueur des propos d'un Falardeau par la suite. Patrick Imbert, par exemple, relisant *Convergences* en 1976, se contentera d'énoncer quelques généralités sur la «modernité étonnante» du livre qui «rejoint le grand rêve d'unification universelle tel que, jadis, au Moyen-Âge, l'Église l'imaginait²¹». Le comparant aux *Mythologies* de Barthes, il le tient pour une «tentative (réussie) de comprendre nos mythes, nos échelles de valeurs (ou pseudo-valeurs), notre système de pensée et nos contradictions²²». Laurent Mailhot, dans le *D.O.L.Q.*, trouve qu'il y a chez lui une «résonance à la Bossuet, un rythme à la Péguy, des accents à la Bernanos, à la Bloy²³». Il estime qu'il s'agit d'un «livre inclassable suivant les catégories habituelles», d'un «essai polyvalent» dont la composition est «polyphonique, symphonique». Il fait partie avec d'autres ouvrages — le *Journal d'un inquisiteur* de Gilles Leclerc, *L'Homme d'ici* d'Ernest Gagnon — d'une constellation d'essais qui annoncent la révolution tranquille.

Somme toute ce rappel rapide suggère que c'est encore aux intuitions de Falardeau qu'on est le plus justifié de recourir pour prendre une nouvelle mesure des *Convergences*. Ses doutes et ses hypothèses constituent assurément les pistes les plus suggestives pour

19. Jean-Charles Falardeau, «Compte rendu de *Convergences*», *Recherches sociographiques*, septembre-décembre 1962, p. 392-394.

20. *Ibid.*, p. 394.

21. Patrick Imbert, «Les livres à revisiter: *Convergences*», *Lettres québécoises*, septembre 1976, p. 22-26.

22. *Ibid.*, p. 23.

23. Laurent Mailhot, «*Convergences*, essai de Jean Le Moyne», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, Montréal, Fides, 1984, p. 212-215.

rendre à terme une lecture centrée sur la problématique qui encadre les analyses et les conclusions de Le Moynes.

Les impasses de l'idéalisme

En ce qui me concerne, j'ai proposé voici une dizaine d'années une interprétation et qui me paraît toujours valable, du moins de manière générale²⁴. Ce qui me paraît plus discutables aujourd'hui, c'est le caractère polémique que je lui avais donné dans le contexte d'une lutte à finir avec ce que j'appelais alors les « pièges de l'idéalisme ».

La question que je me pose est la suivante: comment peut-on expliquer le caractère déréalisant de la pensée des animateurs de *La Relève*, et plus particulièrement de Jean Le Moynes? Comment rendre compte d'une réflexion qui semble, pour une large part, s'être faite en marge et au-dessus de la société québécoise?

Les animateurs de *La Relève* appartiennent, pour la plupart, à la petite et moyenne bourgeoisie urbaine, couche sociale peu touchée par la crise économique des années 1930 sinon, comme l'écrira plus tard Robert Charbonneau, « d'une façon oblique, surtout en retardant le moment de leur entrée dans le *struggle for life*²⁵ ».

Épargnés par la Crise, ces jeunes gens innovent en effectuant des choix professionnels modernes (dans le journalisme, l'édition, le fonctionnarisme) liés à l'expansion de l'appareil d'État québécois et canadien alors en plein développement. En cela ils se singularisent, se distinguent de la petite bourgeoisie traditionnelle des villes moyennes et des zones rurales qui, face à la Crise, privilégie: a) le maintien, voire le retour, à la terre; b) la formule coopérative; c) le syndicalisme catholique centré sur la collaboration de classes; d) le corporatisme comme modèle social²⁶.

Les animateurs de *La Relève* sont à la recherche d'une « troisième voie » entre un capitalisme fondé sur l'individualisme et un communisme matérialiste. Ils croiront un temps l'avoir trouvée dans le corporatisme, puis dans le personnalisme communautaire d'un Mounier inspiré d'un christianisme social idéalisé.

24. « Jean Le Moynes: les pièges de l'idéalisme », *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 1985, p. 697-710.

25. Robert Charbonneau, *Chronique de l'âge amer*, Montréal, Éditions du Sablier, 1967, p. 9-10.

26. Se reporter sur ce point à l'étude de Pierre E. Trudeau, « La Province de Québec au moment de la grève », *La Grève de l'amiante*, Montréal, Cité libre, 1956.

Leur pensée, dans cette perspective, relève par certains aspects de l'idéologie de conservation dominante, notamment par le privilège qu'elle accorde au catholicisme comme pivot de toute éventuelle réorganisation sociale. Elle s'en distingue toutefois par sa critique et son refus du catholicisme conservateur pratiqué au Québec et de son programme social et économique valorisant le retour à la terre et la colonisation.

Leur réflexion est résolument moderne et urbaine, ouverte sur le plan culturel et artistique et «modérée», «centriste» sur le plan politique: elle finira d'ailleurs par s'accommoder d'un capitalisme «civilisé». En cela elle n'échappe pas aux contraintes, aux impératifs dictés par l'appartenance de classe de ses membres.

Que penser enfin de la théorie du dualisme, fondement des analyses de Le Moyne? D'où vient-elle et qu'explique-t-elle?

Il faut voir dans le dualisme, à mon sens, une expression conceptuelle et affective d'une dépossession économique et politique; le spirituel y est valorisé en quelque sorte «par défaut», comme activité symbolique compensatoire d'une absence sur le terrain concret des activités sociales et économiques. Cette «théorie» est une production des élites traditionnelles, des fractions dominantes de la bourgeoisie québécoise dans les petites villes et les campagnes.

Ce discours est repris et partiellement intériorisé par les milieux populaires sous la forme notamment d'une religion dégradée, ramenée à des pratiques superstitieuses.

Dans les milieux intellectuels, le dualisme apparaît comme une variante d'une attitude philosophique plus générale, l'idéalisme, courant dominant dans la petite bourgeoisie traditionnelle (et même «montante», comme en témoigne la pensée de *La Relève* et de Le Moyne qui n'y échappe pas).

L'idéalisme est le fondement épistémologique commun, le territoire philosophique conjoint, le lien de rencontre et de convergence des discours et pratiques tant de l'élite clérico-nationaliste traditionnelle que de l'élite urbaine en émergence, en ascension rapide dans une société en mouvement. Il sert de toile d'horizon, sous-tend aussi bien les lectures statiques de la société, privilégiant l'ordre et la tradition, que ses interprétations plus modernes; le personnalisme de *La Relève*, par exemple, s'inspire lui-même de principes abstraits, transcendants: le modèle social retenu et privilégié par la revue découle d'un christianisme idéalisé, mythifié et mystifiant, le lieu de l'homme étant conçu comme réplique du royaume de Dieu.

Que penser alors de l'interprétation du drame de Saint-Denys Gameau proposée par Le Moyne? Il me semble qu'il est incontestable que le poète a été d'abord « victime » de lui-même, de sa faible constitution physique, de sa fragilité psychologique. Qu'il a été ensuite « victime » du manque de vigilance de ses amis, ce qu'admet d'ailleurs l'auteur de *Convergences*. Qu'il a été « victime » indirectement d'une vision du monde culpabilisante qu'il tenait de la petite bourgeoisie à laquelle il appartenait. Qu'enfin il a été « tué », dans une moindre mesure, par la communauté canadienne-française supposément homogène des années 1930-1940 qui ne saurait donc être tenue globalement responsable de cet « assassinat », comme le suggérait d'ailleurs Falardeau lors de la parution de l'ouvrage en 1962.

En somme, le dualisme (et l'idéalisme dont il dérive et relève) est lui-même une production culturelle à interpréter en fonction de la société québécoise dans laquelle il prend naissance. Et s'il permet de décrire certaines réalités, certains comportements, d'établir des constats, il ne peut que servir d'explication partielle de phénomènes spécifiques qui appellent un mode d'analyse plus global.

Le livre de Le Moyne, dans cette perspective, est d'une certaine manière aussi révélateur et riche d'enseignements dans ses méprises que dans ses explications congruentes, dans ce qu'il ne dit pas que dans ce qu'il dit, dans ce qu'il pointe à son insu que dans ce qu'il signale explicitement. Son témoignage, en dépit de ses limites, et en cela même, est capital comme voie d'accès à la connaissance d'une partie de notre histoire culturelle et comme signe (en 1962) que celle-ci change.

En lisant (en relisant) *Convergences*, on prendra donc conscience des profonds changements intervenus dans la société québécoise au cours des trente dernières années. Le Québec actuel ne correspond plus guère, en effet, à l'image de la société canadienne-française dressée par Le Moyne. Toute l'infrastructure économique, sociale et culturelle de cette société a été substantiellement modifiée au cours du processus de modernisation qui l'a transformée depuis l'après-guerre.

Les manières de comprendre et d'expliquer cette évolution ont également connu une mutation décisive. Si bien qu'on ne peut sûrement plus lire cette société à la lumière du cadre d'analyse privilégié par Le Moyne. On peut cependant se servir de sa contribution — et ce n'est pas un mince mérite — comme point de départ, élément indispensable à la problématisation d'une interprétation renouvelée de l'histoire sociale et culturelle du Québec du xx^e siècle.